

Jours ordinaires au square

Marie-Claudette Kirpalani

Après un début poussif, l'été s'était finalement installé. La Fête de la Musique avait bénéficié d'un temps clément et le soir, les gens s'étaient disséminés dans un Paris soudain joyeusement sonore. Les rues s'égayaient de bermudas et de débardeurs, et chacun oubliait ses genoux cagneux ou ses seins insatisfaisants pour déambuler paisiblement sous le soleil. La fin de l'année scolaire fut saluée par des fêtes hilares, à peine attristées par la pensée des redoublements et des séparations. Plusieurs samedis de suite, des klaxons exubérants célébrèrent les nouveaux convolés.

Alors, quand juillet fut là et que la ville se débonda vers des ailleurs prometteurs, le square prit une physionomie différente.

A l'intérieur des grilles il y avait bien, comme à l'habitude, des basanés solitaires et des femmes à la bouche tombante. Répartis sur des bancs voisins aussi isolés que des blocs détachés d'une banquise, ils faisaient à peine semblant de s'absorber dans un journal ou un tricot et la plupart du temps regardaient vaguement devant eux. Parfois, ils sortaient de leur torpeur pour suivre des yeux la lente progression de vieilles dames, concentrées sur la tâche de promener un chien aussi menu qu'elles mais comme lesté par la conscience d'être leur raison de vivre. Elles ne pensaient pas encore que bientôt il faudrait remonter les étages en agrippant la rampe et en tenant de l'autre main la laisse et un sac Leader-Price – une demie baguette, un petite bouteille de lait, une boîte de Canigou – tellement pesant. Elles arrivaient toujours par la même entrée, tournant le dos au magasin "Débarras en tous genres" où s'étaient, inutiles, indécents, petits bancs bien cirés, boîtes à couture, menus objets : derniers compagnons d'autres petites vieilles que l'on n'avait pas vues depuis quelque temps et qui venaient de contribuer au rajeunissement du quartier, dont beaucoup se félicitaient qu'il soit de plus en plus habité par de dynamiques trentenaires. C'étaient des jours comme les autres, dans un square semblable à tous ceux où échouent discrètement des humains qui pensent au pays, à la mère morte sans leur présence, au petit dernier qu'ils n'ont pas encore serré dans leurs bras, aux enfants dispersés, au conjoint disparu, à celui qui depuis longtemps vit avec une autre ; à rien, parce que plus rien n'importe. Jours ordinaires.

Mais les moineaux avaient trop chaud et ne chantaient désormais qu'à la tombée de la nuit, une fois le jardin fermé. Et avec le début des vacances, les bavardages des nounous, les cris des enfants jouant dans les bacs à sable, les exclamations des adolescents tapageurs qui laissaient s'égarer un ballon de foot, avaient disparu. Les mouvements glissaient, presque figés. Le silence s'étalait. Sans tragédie. Rance de lassitude et de vacuité.

Ce fut un de ces jours écrasés que le législateur traversa le square. Il observa. S'apitoya. Puis, réfléchit. Il fut un peu embarrassé par des touristes qui se reposaient sur un banc : l'un d'eux s'était même allongé et dormait. Il faudrait trouver une attraction qui les attirerait plus loin, sur le boulevard, en fin d'après-midi : un manège ? un bateleur ? un animateur polyglotte ? On enverrait des Maliens ou des Tamouls en mal de travail désherber les allées avec ce produit si efficace dont on lui avait parlé.

Tout le monde serait soulagé. Ceux du square, surtout : leur vie n'en était pas une. De plus, la tristesse est une maladie nuisible à la collectivité, car contagieuse.

Inédit. Droits réservés